



“Etouffée par cette blancheur” : l’amie géniale des Inséparables

[Laisser un commentaire](#)

Très vifs remerciements aux Editions de L’Herne.

Les Editions de L’Herne publie aujourd’hui *Les Inséparables*, longue nouvelle/court récit de deux cents pages à peine. Elle est écrite par Simone de Beauvoir en 1954, après le prix Goncourt reçu pour *Les Mandarins*, d’après les propos de sa fille adoptive et héritière, Sylvie Le Bon de Beauvoir, qui signe la remarquable préface de cette édition. Sylvie Le Bon de Beauvoir analyse et met en lumière le contexte d’écriture, à savoir ressusciter l’amie géniale¹, Elisabeth Lacoin, dite Zaza, encore une fois, après l’échec de « Anne » dans le recueil *Quand prime le spirituel* (1937-1979). Sylvie Le Bon de Beauvoir décrit ensuite les liens entre la réalité de la famille Lacoin et celle des Gallard dans *Les Inséparables*. Parallèles fort utiles au public qui n’a pas encore lu, ou qui a lu il y a fort longtemps, les *Mémoires d’une jeune fille rangée* (1958).

Située donc entre « Anne » et les *Mémoires*, *Les Inséparables*, dédiées à Zaza, porte au pinacle la figure d’Andrée Gallard, vue par les yeux de Sylvie Lepage. Beauvoir l’écrivaine assume le « je » de l’autobiographie, malgré l’épigraphe qui réfute l’assimilation totale et sans nuances d’Andrée avec Zaza, et de Sylvie avec Simone. L’autrice abandonne le point de vue maternel, qui était celui de Madame Vignon, dans « Anne », mais en conservant la vision indirecte de l’amie dévouée (et égoïste) Chantal (Simone) sur Anne/Andrée/Zaza.

Tous les épisodes de la saga Lacoin-Beauvoir tels que racontés dans les *Mémoires* et repris sous une forme condensés au début de *Tout compte fait* (1972) sont ici présents : l’arrivée inopinée d’Andrée en cours d’année scolaire, le vide ressenti par sa présence à la rentrée suivante, l’admiration sans borne de Sylvie pour Andrée, l’épisode du cadeau chapeauté maladroitement par les mères, la lettre de vacances sans style de Sylvie, les séjours à Béthary (Laubardon), l’évolution mentale de Sylvie vers l’intellectualisme athée, bête noire des bon-nes bourgeois-es catholiques, choqué-es au cœur par la séparation de l’Eglise et de l’Etat en 1905, les souffrances amoureuses d’Andrée (Bernard puis Pascal), le coup de hache auto-infligé pour échapper aux corvées sociales, les dissensions familiales qui montent en acmé, le délire et la mort. Son violon, qu’elle réclame (p. 172), ne quittera plus son « petit cercueil » (p. 138).

Et on est happé, une fois de plus, par ce destin qu’on sait tragique : le blanc virginal de la robe d’Andrée devient le blanc mortuaire, celui du suaire (une chemise de nuit) et celui des fleurs sur sa tombe. Pourtant, on le sait dès le début de notre lecture, l’héroïne va mourir, victime d’un milieu borné par des conventions sociales hautement patriarcales. Mais l’écriture de Beauvoir est telle qu’on se laisse conduire à travers les mésaventures de Sylvie et d’Andrée. Et qu’on relit inlassablement la montée d’Andrée vers une folie féminine, faite de frustrations et de déchirements, qui la conduit à la mort.

En 1954, l’autrice a derrière elle une œuvre romanesque, théâtrale, viatique et philosophique déjà conséquente. Ses descriptions des infortunes féminines sont solidement documentées, et reposent sur ses analyses établies dans *Le Deuxième Sexe* (1949). Ce passage théorique l’aide à fouiller le personnage de Madame Gallard, vue par différentes photographies (p. 118). L’éclat qui a disparu de ses yeux de femme mariée, c’est celui de l’individu vivant qu’elle retrouve chez sa fille et que, typiquement, elle étouffe. Contrairement à la vipère qu’elle est dans « Anne », ici, on arriverait presque à la plaindre et à lui souhaiter d’avoir eu le courage de s’arracher à son milieu et à ses pensées étroites, par exemple en lisant *Du mariage* (1907) de Léon Blum, cité par Beauvoir dans le chapitre de « La Femme mariée » du *Deuxième Sexe*. Mais comment une bourgeoise catholique aurait-elle pu ouvrir le livre d’un Juif, dreyfusard, dandy et intellectuel ? Donc, elle a brisé sa fille cadette. Et elle a imposé à ses autres filles son propre destin de femme soumise au viol conjugal, irréductiblement liée à un homme haï, étouffant sa flamme et sa frustration sexuelle dans les corvées ménagères et les œuvres de charité. La personne/personnage de

Madame Mabile/Lacoin dans les *Mémoires* sera un mélange des étapes narratives beauvoiriennes, à la fois moins nuancé que dans *Les Inséparables*, mais aussi plus nettement expliqué – sans l’excuser – que dans « Anne ».

Reste que Beauvoir a gagné contre la mère (la sienne, celle de Zaza) : c’est Andrée/Anne/Elisabeth qui nous retient et à laquelle nous nous attachons, quoique impuissant·es à la sauver. Contre la blancheur du deuil, vive le rouge de l’ardeur de vivre dont brûle Andrée, cette figure inoubliable.

Pour citer cet article : Tiphaine Martin, « “Etouffée par cette blancheur” : l’amie géniale des *Inséparables* », *Voyages autour de mon cerveau*, octobre 2020. URL : <https://vadmchypotheses.org/?p=652>

¹Référence à la tétralogie d’Elena Ferrante (2011-2014).

<https://vadmchypotheses.org/652>